

La métamorphose des bibliothèques

Conférence ACB – 14 mars 2025

Patrick BAZIN *

Je voudrais vous entretenir d'un sujet plutôt rébarbatif : l'histoire des bibliothèques. Plus précisément, l'histoire que les bibliothèques ont incarné à un moment charnière de l'évolution de la société de l'information, à la charnière des 20^{ème} et 21^{ème} siècle. Cette histoire, il se trouve que j'ai eu la chance d'en être un acteur direct. Les bibliothèques dans lesquelles j'ai travaillé - principalement la Bibliothèque municipale de Lyon, mais aussi celles de l'Ecole des Mines de Paris et du Centre Pompidou – m'ont permis de participer à une véritable révolution. Une révolution, à la fois, technique, culturelle et philosophique.

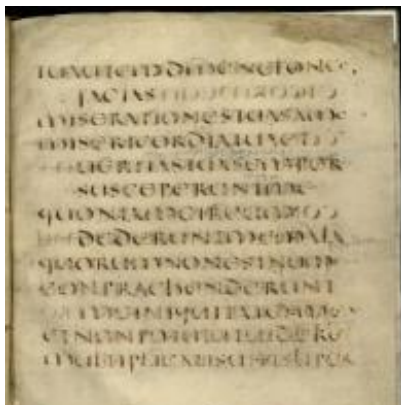
Cette révolution se poursuit aujourd'hui avec l'intelligence artificielle. Mais, elle ne caractérise plus autant les bibliothèques que durant la période 1980-2010. Elle s'étend désormais à toutes les sphères de la société et transforme le grain le plus fin de notre vie quotidienne. A bien des égards, la transformation profonde des bibliothèques à laquelle j'ai eu la chance de participer a préfiguré le monde d'aujourd'hui. A tel point que l'on peut parler d'une véritable « bibliothécarisation » du monde. La mise en forme, la diffusion et la mémorisation des informations, qui incombaient jadis prioritairement aux bibliothèques et aux centres de documentation, est devenu le lot commun de tous. Avant cette popularisation extraordinaire, ce sont les institutions documentaires qui en ont testé les prémisses.

Cette période de test, je peux vous en donner un aperçu, sur le vif en quelque sorte, car il se trouve que la Bibliothèque de Lyon s'est

retrouvée à l'avant-garde du mouvement, d'abord pour des raisons liées à l'histoire de cette ville.

L'histoire d'une ville

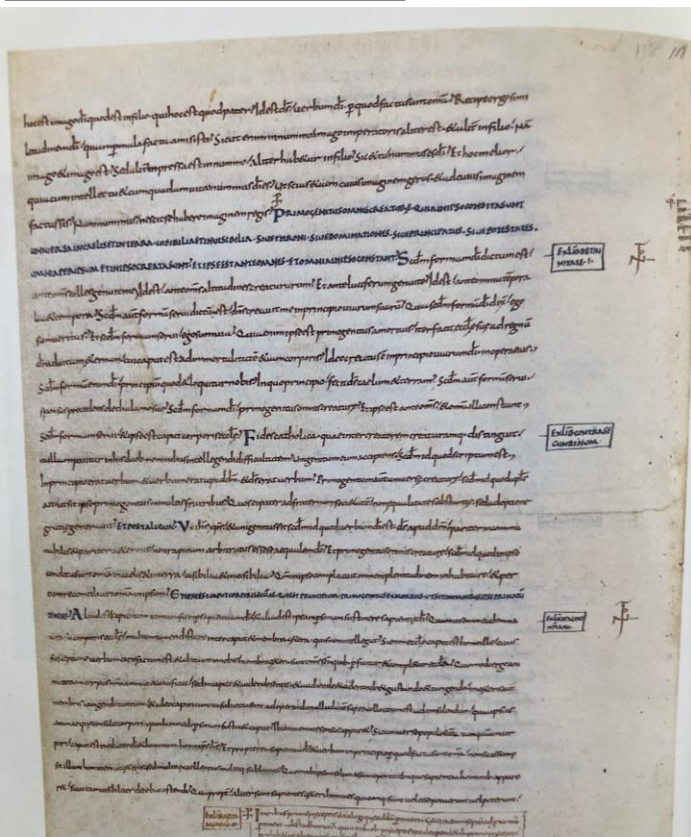
En effet, j'ai coutume de dire que Lyon a longtemps été précurseur de la grande saga de l'inscription de l'information sur des supports de conservation et de diffusion.



Psautier du Vème siècle
(BM de Lyon – Ms 425)

On pourrait remonter à la Renaissance Carolingienne. Le scriptorium de l'Île Barbe joue alors un rôle important dans la production et la dissémination des manuscrits à travers l'Europe. De son côté, le diacre Florus réunit la plus grande bibliothèque mérovingienne et carolingienne de l'époque.

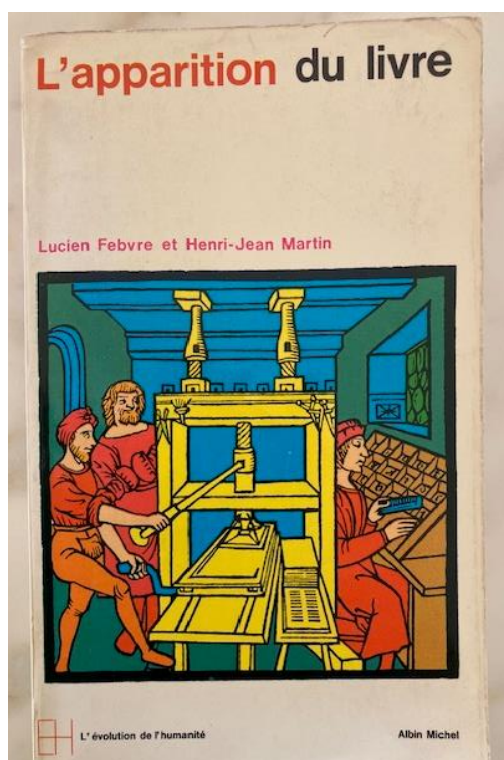
Sur les 600 manuscrits originels, 55 sont restés dans leur jus, à Lyon, à la Bibliothèque municipale. Cet ensemble quasi unique au monde nous donne à voir des *manuscrits du Vème siècle*, directement issus de l'antiquité, et des œuvres plus tardives où se fait jour le *travail hypertextuel avant la lettre* de Florus.



Commentaire de saint Augustin sur les épîtres de
saint Paul - IXème siècle (BM de Lyon – Ms 484)

Mais, plus significative encore est la période de la Renaissance proprement dite, durant laquelle Lyon fut une véritable « Silicon Valley » pour l'Europe, avec la convergence de l'imprimerie, de la finance et d'humanistes comme Rabelais ou Louise Labbé. Au milieu du 16^{ème} siècle, pas moins de 450 ateliers de typographie y exerçaient.

Cette saga du texte, s'est d'ailleurs prolongée en 1804 avec l'invention à proximité de Lyon de cet autre codage des signes que furent les cartes perforées du métier Jacquard. Viendra ensuite, en 1944, l'invention par deux lyonnais, Higonnet et Moiroud, de la photocomposition, c'est-à-dire du passage du plomb à la lumière, de la dématérialisation du texte, avant sa numérisation. Ensuite, comme l'on sait, cette épopée du texte et du codage ne sera plus lyonnaise et même européenne.



L'apparition du livre,
H-J Martin et L. Febvre, Albin Michel,

La BM de Lyon a cependant gardé un lien fort avec cette genèse. Par ses collections d'abord. Mais aussi par la nomination à sa tête dans les années 60 du père de l'histoire du livre, mondialement connu, Henri-Jean Martin. C'est lui, l'auteur, avec Lucien Febvre, de ***L'Apparition du livre*** qui a su convaincre des édiles et des entrepreneurs visionnaires comme Charles Mérieux de construire la Bibliothèque de la Part-Dieu (4) et de créer comme vitrine de ses collections le musée de l'imprimerie.

Cette bibliothèque, avec ses 27.000 m2 et son silo de 17 étages d'une capacité de 3 millions de livres, fut, à son ouverture, en 1972, la plus grande bibliothèque publique

d'Europe. Et, d'emblée, elle fut à la pointe de la modernité grâce à l'informatisation de son catalogue sur les ordinateurs IBM de la Communauté urbaine, installés dans ses murs. Grâce aussi à la première automatisation de son système de prêt.



Le paysage des bibliothèques françaises était pourtant loin d'être en avance dans les années 70. Par exemple, l'accès direct aux livres sur rayon n'était pas encore de mise. Sauf pour les usuels, il fallait en général passer par le personnel afin de les obtenir et a fortiori les emprunter. L'accès à la lecture devait en quelque sorte se mériter. D'où un combat post-68, auquel j'ai participé avec mes condisciples de l'Ecole Nationale des Bibliothèques récemment délocalisée à Lyon, afin de démocratiser l'accès à la lecture. Dans les pays anglo-saxons ce combat n'était plus à faire depuis longtemps et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'Internet n'avait, dans ces conditions, aucune chance de naître en France.

La nouvelle Bibliothèque de la Part-Dieu a représenté néanmoins une avancée considérable, non seulement avec son début d'informatisation, mais aussi avec la création de l'une des toutes premières bibliothèques pour enfants, d'une discothèque et d'un véritable centre de documentation dévolu à l'indexation fine de contenus multimédia Rhône-Alpins. L'amorce d'une cohabitation de toutes les formes d'expression, d'usages et de publics, telles qu'on les rencontre aujourd'hui sur internet, commençait ainsi à se mettre en place à Lyon.

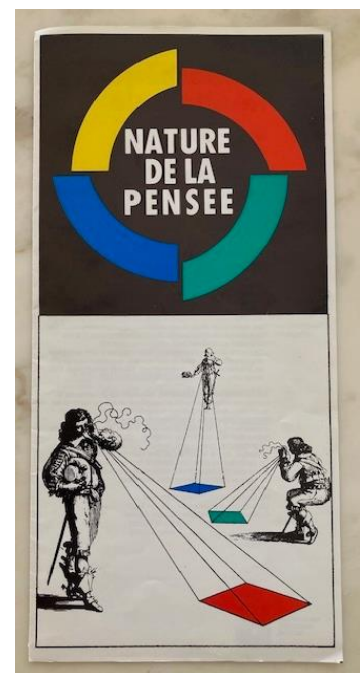
Cinq ans plus tard, en 1977, c'était au tour de la Bibliothèque publique d'information du Centre Pompidou d'explorer ce concept, mais en le restreignant à l'actualité, sans la profondeur patrimoniale de la bibliothèque de Lyon et sans imaginer encore que l'écosystème numérique allait, à peine 20 ans plus tard, brouiller les frontières entre mémoire et actualité. Pendant ce temps-là, le catalogue de la Bibliothèque nationale, future BnF, n'était toujours pas informatisé. Il faudra attendre le milieu des années 80 pour qu'il commence à l'être, en grande partie, d'ailleurs, grâce à l'expertise d'une bibliothécaire qui avait fait ses premières armes à la Part-Dieu.

Du côté des bibliothèques universitaires le paysage n'était pas plus brillant, d'autant que les financements diminuaient. Il faudra attendre les années 2000 pour que celles-ci reprennent leur essor grâce au développement du marché international des revues scientifiques et des ressources en ligne auxquelles elles donneront accès grâce à la création et au financement de groupements d'abonnements comme le consortium Couperin.

En fait, ce n'est que vers la fin des années 80 que la donne change radicalement, nous faisant entrer progressivement dans le paysage que nous connaissons aujourd'hui, dominé par le numérique et une hyper-globalisation des usages de l'information.

Sciences cognitives et révolution numérique

Deux expériences m'ont alors marqué. D'abord, *un colloque intitulé **La Nature de la pensée*** que j'avais organisé à la Part-Dieu fin 1988. Il s'agissait de mettre en relation plusieurs approches : les neurosciences (dont Lyon était un foyer avec des neurophysiologistes comme Marc Jeannerod et André Holley), les nouvelles technologies de l'information, les prémices de l'informatique neuronale, la théorie des réseaux et des systèmes complexes, la philosophie de l'esprit et les arts avancés tels que l'informatique musicale, illustrés à Lyon par le Grame. Ce colloque nous a permis de vérifier qu'une convergence autour de l'ingénierie de la pensée était en gestation partout dans le monde et que les bibliothèques pouvaient en fournir le modèle séminal tout en s'en inspirant. Parmi les intervenants, il y avait Bernard Stiegler, qui avait organisé au Centre Pompidou l'exposition les *Immatériaux* et allait présider, entre 1989 et 1992, le groupe de travail « nouvelles technologies » chargé de préfigurer la future BnF.



Ce groupe de travail, auquel Bernard Stiegler m'a proposé de participer sera ma deuxième expérience marquante. Il s'était fixé trois objectifs complémentaires : 1/ penser et promouvoir la numérisation totale et intégrale (c'est-à-dire en chaînes de caractères indexables) des collections de la Bibliothèque nationale, 2/ concevoir un poste de lecture assistée par ordinateur (PLAO) qui aurait permis d'y transférer des corpus numériques thématiques afin de les analyser en profondeur et, surtout, de les reconfigurer grâce à des logiciels hypertextuels, 3/ impliquer ainsi les usagers du PLAO dans un travail de lecture-écriture qui aurait transformé la bibliothèque statique en un véritable processus de création permanente. L'utopie qui nous animait consistait en quelque sorte à élargir et à accélérer, grâce au numérique, le processus sociologique de production des connaissances que les bibliothèques rendaient possible depuis des siècles. Elle s'accompagnait du désir de permettre ainsi au plus large public de participer à la réinterprétation du patrimoine écrit et de susciter des angles de vue nouveaux.

Disons-le tout de suite, le projet de numérisation massive des collections, cohérent avec le projet de bibliothèque immatérielle voulue par la tendance Attali du gouvernement, s'est heurté, dès l'ouverture de la BnF en 1995, non pas tant à des contraintes budgétaires qu'aux résistances de la communauté savante. Je ne peux m'empêcher de repenser à la saillie de l'historien Jacques Julliard, lors du colloque d'ouverture de la BnF, disant que rien ne pourrait jamais remplacer pour un chercheur le fait de « suer » pendant des jours sur les archives papier de la bibliothèque. A ce genre d'opposition s'ajoutait des réticences plus politiques, comme celle d'Elisabeth Badinter, qui, paradoxalement, trouvait démagogique que la BnF veuille s'ouvrir au grand public et ne voyait pas l'urgence de la numérisation. Il faudra attendre que Google se lance, en 2005, dans une campagne mondiale de numérisation des fonds de nombreuses bibliothèques pour que la France, pourtant à l'avant-garde 15 ans avant, se réveille peu à peu, non sans brider (sauf à Lyon !) toute velléité de faire cause commune avec l'ogre américain.

Le groupe de travail de Bernard Stiegler a donc incontestablement ouvert une nouvelle voie. Cependant, bien que comprenant essentiellement des ingénieurs Télécom et des informaticiens, il a fait l'impasse sur la véritable révolution de la fin du 20^{ème} siècle : Internet ! Il est vrai que le web existait à peine. Mais, il était déjà possible depuis longtemps de consulter via Transpac les catalogues de quelques bibliothèques comme celle de Berkeley. C'est pourquoi le bibliothécaire que j'étais, faute de convaincre le Groupe de travail, n'a eu de cesse, dès 1992, de relier la Bibliothèque de Lyon, au réseau Internet. Comme le centre de calcul du CNRS à la Doua (IN2P3) avait créé, en 1991, le premier site web de France et le quatrième au monde, j'ai obtenu l'autorisation d'y connecter en catimini la BM de Lyon et de la relier, dès 1992, à l'Internet mondial. En 1994, nous étions la première bibliothèque française à créer notre propre site web. En somme, fidèles à la tradition des humanistes lyonnais, nous restions presque à la pointe de la révolution permanente de l'information.

Notre motivation profonde n'était pas technologique, mais culturelle. Nous étions persuadés, en bon bibliothécaires de lecture publique, en bon défenseurs de l'accès direct de tous à toutes les contenus, qu'internet, couplé à la numérisation, allait offrir un puissant accélérateur de démocratie culturelle et, donc, d'augmentation des capacités cognitives de la population.

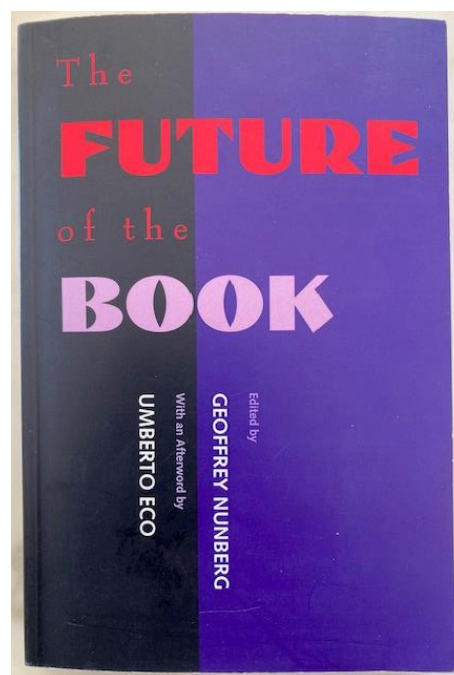
La fin de l'ordre du livre

Longtemps le modèle classique de la lecture était resté vertical et solitaire, alors que toute l'histoire du livre, depuis la diffusion des manuscrits de l'Ile Barbe jusqu'à l'invention de l'imprimerie, montrait que la lecture n'avait cessé de progresser par le dialogue et le croisement de différents points de vue, par les vertus de l'hypertextualité avant la lettre. Autrement dit, à trop survaloriser le colloque singulier avec soi-même du lecteur romantique nous avons refusé de voir que la pensée était d'abord collective et le fruit de tout

le réseau de ses multiples supports et interactions. Lire et penser, ce n'était pas ruminer mais, d'abord, communiquer avec les autres. Internet et la numérisation des textes n'étaient donc que la continuation obligée de la grande saga cognitive, tandis que la bibliothèque en était l'un des principaux, mais transitoire, vecteurs.

Cette vision entraînait naturellement en résonance avec les multiples débats sur la culture numérique qui commençaient à poindre, comme aujourd'hui à propos de l'intelligence artificielle. Ainsi, en 1993, à une époque où je participais souvent à des échanges sur l'informatique textuelle au nouveau centre de recherche de Xérox, à Grenoble, j'ai été invité à un colloque sur Art et nouvelles technologies au Mac Luhan Center de Toronto. En 1994, j'ai participé au colloque *The Future of the book*, qu'Umberto Eco organisait à San Marino, avec une pléiade de chercheurs américains. Sous le titre *Vers une métalecture* j'ai pu y développer une perspective, qui aujourd'hui encore, me semble pertinente.

J'y faisais un constat : la fin de l'ordre du livre, c'est-à-dire d'un mode de socialisation du savoir autour de la capsule stable et juridiquement fiable du livre, ainsi que de ses modes prédéterminés de classement et de référencement. A ce cadre d'une encyclopédie procédant par accumulation de contenus se substituait une textualité dynamique qui en venait à investir tous les modes d'expression, y compris les images par leur numérisation. Ce faisant, c'était l'acte même de lire, de partager cet acte et de surfer sur ses diverses modalités qui devenaient le vecteur central du processus collectif de la connaissance. Les livres et le soliloque du lecteur continueraient à exister bien sûr, mais ils se retrouveraient englobés dans un univers de signes et d'interactions qu'il faudrait apprendre à explorer. Tel devrait être aussi désormais le rôle des bibliothèques, singulièrement des bibliothèques publiques,



Actes du colloque

afin qu'elles puissent donner aux citoyens l'occasion de réinventer ensemble l'espace public du savoir, sans lequel la connaissance n'est pas culture.

Il n'est pas inutile de noter que si ce genre de constat était largement partagé par les autres intervenants, qu'ils viennent de Stanford, Berkeley ou Columbia, Umberto Eco, lui, bien qu'il ait été l'auteur de *L'œuvre ouverte*, restait sceptique. Il conclut le colloque en présentant son nouveau projet d'encyclopédie, une encyclopédie numérique certes, mais protégée de toute interaction avec internet. Le fossé entre deux visions de la culture se creusait là aussi, comme à Paris, à propos de la future BnF

Révolution à la BM de Lyon

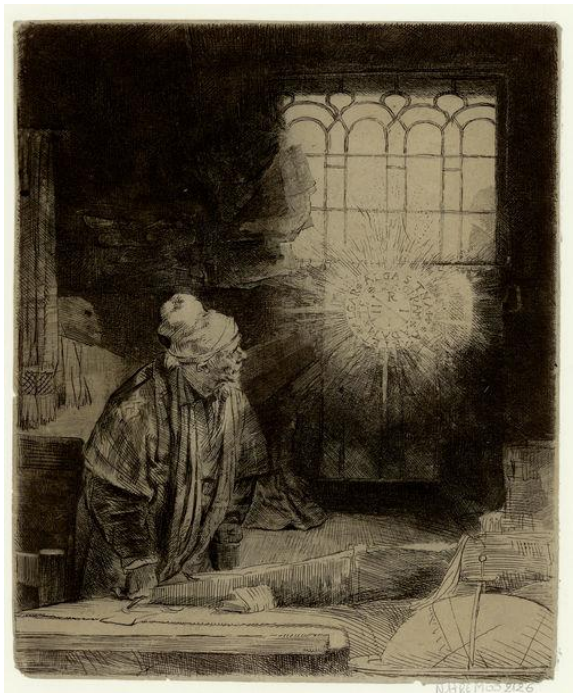
A Lyon, nous n'avons pas attendu que la future BnF donne le la pour passer à l'action. Nous avons des moyens limités, certes, mais, une très grande liberté de manœuvre permise par des édiles intelligents et cultivés.

Aussi, avons-nous mis à disposition du public, en 1994, plusieurs postes d'accès libre et gratuit à internet. Pour ne pas être en reste, la Bpi faisait de même, mais restait au milieu du gué de la révolution internet en limitant l'accès à quelques sites présélectionnés. Au même moment, nous ouvrons notre propre site, le premier du genre en France.

De plus, nous engageons, avec les moyens du bord, une campagne de numérisation de diverses collections : par exemple, les dossiers de presse que le département de la

Documentation régionale constituait

sous forme papier depuis 20 ans ou *l'extraordinaire fonds d'estampes anciennes*. Côté livres, le défi de la numérisation était plus compliqué



Faust,

l'une des 149 gravures de Rembrandt du fonds d'estampes de la BM de Lyon

car il demandait des moyens gigantesques. Aussi, avons-nous mené d'abord une expérimentation, avec le concours d'une filiale de France-Télécom qui envisageait de publier des reprints papier à partir de copies numériques et de nous laisser les fichiers. L'expérience était peu audacieuse. Quelques centaines de livres seulement ont été numérisés, en mode image seulement. Mais, cela nous a permis de réfléchir concrètement à ce que devrait être une véritable numérisation et de préparer ce qui allait devenir, dix ans plus tard, notre partenariat avec Google.

Mais la révolution numérique, au-delà de la technique, c'est d'abord une révolution culturelle. Elle transforme notre rapport au savoir, à nous-même et aux autres. C'est pourquoi, fort de cette analyse, nous avons, au début des années 90, réorganisé de fond en comble la bibliothèque de la Part-Dieu pour en faire un lieu de connaissance en phase avec ce monde en pleine mutation. En toile de fond, nous avons le modèle de la culture numérique naissante, où l'acte de lire devenait la poursuite d'une thématique à travers l'univers sans frontière des textes, des images, des sons et des algorithmes. Il se trouve, d'ailleurs, que la réalité concrète de la plupart des bibliothèques était en train d'évoluer dans ce sens avec l'intégration de discothèques, de vidéothèques, d'artothèques, de ludothèques et bien d'autres services, sans oublier des activités culturelles en tous genres. Les bibliothèques, parfois appelées médiathèques, devenaient des lieux polyvalents ouverts à tous les supports, tous les usages, tous les publics.

La « départementalisation » que nous avons réalisée à la Part-Dieu entre 1991 et 1992 s'inscrivait dans ce contexte. Auparavant, la Part-Dieu était basée, comme les autres bibliothèques, sur une séparation des supports, des publics et des usages, mais aussi sur une conception très technique du métier de bibliothécaire. Dorénavant, il s'agira d'articuler autour de chacune des huit grandes thématiques retenues, constituées en départements, toutes les formes d'expression et de services et, surtout, de mobiliser sur chacune d'entre elles un

personnel orienté contenus, susceptible d'accompagner le public et de coconstruire avec lui une offre vivante de savoirs. Notre slogan était d'ailleurs : « réorientons-nous vers les contenus ».

S'ajoutait à ce dispositif une grande nouveauté : un espace numérique, commun à l'ensemble des départements, où les usagers pouvaient s'initier à la nouvelle ingénierie du savoir. Ce genre d'espace a essaimé ensuite avec succès dans toutes bibliothèques du réseau lyonnais et dans toutes les bibliothèques de France et de Navarre. Le simple apprentissage du traitement texte ou de la recherche sur internet a simplement évolué vers des pratiques plus avancées, comme la rédaction de prompts pour les agents conversationnels de type ChatGPT.

Simultanément, les activités culturelles devenaient une composante intrinsèque de la bibliothèque. Elles enrichissaient l'offre de contenus, augmentaient le niveau d'expertise des bibliothécaires et impliquaient le public. Une fois mémorisées elles venaient même compléter le corpus documentaire et renforcer sa dynamique.

En réalité, même si la bibliothèque de la Part-Dieu était parmi les premières à inventer une nouvelle conception du métier, elle ne faisait qu'épouser un mouvement plus général permis par le développement progressif des réseaux numériques à partir des années 90. Ce mouvement ne se limitait pas à faciliter un accès de plus en plus large au savoir et à favoriser les échanges, comme l'analysait Jérémie Rifkin dans *La Société de l'accès*. Plus fondamentalement, il consistait en une implémentation croissante des outils de la connaissance dans l'usage même de celle-ci, comme le montrent aujourd'hui les performances de ChatGPT. On s'éloignait ainsi du modèle de la bibliothèque classique, avec ses catalogues sur fiches, sa classification Dewey, son compartimentage des publics, en surplomb de la vie intellectuelle, et son personnel limité à l'orientation des lecteurs dans les rayons.

Le Guichet du savoir

L'une des illustrations de cette évolution vers une bibliothèque plus dynamique, plus impliquée, fut la création, à Lyon, en 2004, du Guichet du savoir. Son ambition était de répondre dans les 72 heures à n'importe quelle question posée via internet. Vingt ans après, on peut dire que le contrat a été rempli, avec plus de 75.000 réponses données et engrangées. Celles-ci, au-delà de leur intérêt immédiat, constituent une sorte d'encyclopédie des centres d'intérêt des lecteurs et un enrichissement de l'offre documentaire de la BM de Lyon. Le défi principal était double. D'abord, convaincre les 80 bibliothécaires des départements d'y contribuer. Ensuite, trouver le bon équilibre entre approche généraliste et pertinence, entre contenus actualisés et orientations bibliographiques. Ces deux points ont généré, en interne et dans le monde des bibliothèques françaises, d'âpres débats sur les finalités du métier de bibliothécaire. Était-ce bien leur rôle que de se mêler des contenus ?

Ce genre de débat avait déjà eu lieu au sujet de la légitimité des activités culturelles et, auparavant encore, sous un angle un peu différent, au sujet de l'intégration de l'image et du son. Aujourd'hui, l'idée d'une bibliothèque faisant feu de tout bois ne fait plus problème. Il en va de même, concomitamment, de la culture internet qui brouille les frontières entre les modes d'expression, entre l'actualité et le patrimoine, entre les niveaux d'usage et, bien sûr, entre les publics. L'une des caractéristiques de cette nouvelle réalité est le changement de focale qui permet de passer d'une vision globale à une saisie micro et, inversement, de partir de celle-ci pour arriver à un panoramique. Je suis toujours frappé de voir, par exemple, avec quelle agilité un simple cuisinier passionné par son métier peut passer d'une recherche sur un produit à la découverte des cuisines du monde et, de proche en proche, par un mouvement d'autoformation collaborative, à une véritable pérégrination anthropologique. Ce décroisement réalise le rêve encyclopédique que les bibliothèques s'étaient toujours efforcé d'atteindre, mais avec des moyens archaïques et des a priori culturels.

Je ne veux pas dire par là qu'il n'y aurait plus de place pour la recherche savante. Bien au contraire. Celle-ci bénéficie évidemment des puissants outils d'investigation, de mise en relation et de simulation que lui offre l'ingénierie de la connaissance. Elle en est d'ailleurs à l'origine et c'est de plus en plus l'univers de la recherche qui, de proche en proche lui aussi, transforme et enrichit le rapport de tous à la connaissance. Ce continuum du savoir, les bibliothèques en ont préparé le terrain et doivent continuer à s'y impliquer bien que le centre de gravité se soit déplacé en dehors d'elles. Aussi doivent-elles rester au diapason de la révolution numérique, mais sans perdre leur âme, c'est-à-dire leur rapport aux livres et à leur histoire.

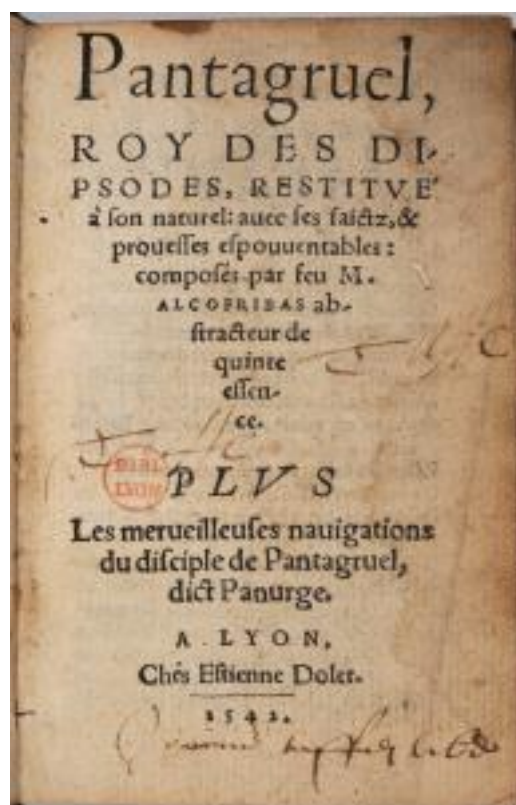
La numérisation des livres

C'est pourquoi la numérisation des livres anciens a représenté à la fin des années 2000 un enjeu majeur pour l'ancrage de la culture numérique naissante dans la mémoire multiséculaire de l'humanité. Cet enjeu, la Bibliothèque de la Part-Dieu aura su en relever le défi dix ans après le retard à l'allumage de la BnF (et donc de la France). Le déclencheur aura été la décision de Google de numériser en masse les livres anciens de plusieurs bibliothèques américaines, en 2005.

A l'époque, Microsoft avait fait des tentatives de numérisation à la British Library et Yahoo semblait s'y préparer. Par ailleurs, nous avions déjà l'expérience d'une numérisation à petite échelle grâce à notre partenariat avec une filiale de France Télécom. Aussi ai-je proposé au Maire de Lyon, Gérard Collomb, de lancer en 2007 un appel d'offre pour la numérisation de tous les ouvrages anciens, libres de droit, soit près de 450.000 livres. Il a immédiatement accepté bien que je l'aie mis en garde contre une éventuelle victoire du diable Google et les oppositions politiques qui ne manqueraient pas de surgir au sein de la municipalité et au-delà. Des oppositions de toutes sortes ont éclaté évidemment et il a fallu les déminer avant de soumettre l'autorisation d'appel d'offre en Conseil municipal. Finalement, c'est effectivement

Google, fort de son savoir-faire, qui a remporté l'appel d'offre. Le « pacte faustien » dont a parlé la presse a été signé en 2008.

Il est bon de rappeler les termes du contrat. Il prévoyait que Google numérise gratuitement les ouvrages en mode texte, intégralement indexable, récupère pour lui-même les fichiers et nous en donne un double afin que nous puissions créer notre propre bibliothèque numérique. En parallèle, Google s'engageait à signaler la provenance de chaque livre de la bibliothèque de Lyon dans Google Books et même à y permettre la distinction d'un sous-ensemble lyonnais. Cette opération, dont j'avais calculé qu'elle nous aurait coûté au moins 60 millions d'euros, nous permettait ainsi d'être présents dans la plus grande bibliothèque numérique mondiale et, en même temps, de développer notre propre bibliothèque numérique. Notre idée était d'aller plus loin que Google dans la valorisation fine de contenus que nous connaissions bien, par exemple les ouvrages du 16^{ème} siècle, et de susciter à travers le monde quantités de recherches autour d'un patrimoine lyonnais qui s'avérait universel.



Edition lyonnaise du *Pantagruel* de Rabelais, 1542, chez Etienne Dolet

Je n'ai pas le temps de vous parler des opérations de numérisation. Je peux seulement vous dire qu'elles ont commencé fin 2009 et ont duré 4 ans alors que j'avais prévu 10 ans. Elles se sont déroulées dans un lieu secret, à Villeurbanne, avec une équipe d'une cinquantaine de personnes, recrutée sur place par Google et dotée d'une organisation stakhanoviste. Nous avons ainsi sous les yeux l'alliance de la technologie de pointe et des opérations les plus basiques avec tournages de pages à la main.

Un fait m'est apparu particulièrement significatif du passage de témoin culturel qu'est la numérisation. Les notices catalographiques que la bibliothèque avait réalisées au fil des décennies étaient particulièrement soignées. Parmi elles, les 60.000 notices que le conservateur du Fonds ancien, Guy Parguez, avait rédigées pour décrire en détail les incunables et les livres occupaient, chacune, plusieurs écrans et résumaient tout un pan de l'histoire du livre en Occident. Les ingénieurs de Google ont été stupéfaits de la richesse de ces métadonnées. Ils ont compris à quel point ces produits typiques des bibliothèques sont nécessaires à la bonne compréhension des chaînes brutes de caractères issues de la numérisation de masse. Certes, les algorithmes mènent en quelque sorte leur propre vie comme on le voit aujourd'hui avec l'intelligence artificielle, mais ils s'enracinent dans toute une série de décisions humaines face au réel. Ce que nous enseignait notre aventure avec Google c'était que le passage de témoin du numérique ne consistait pas à lâcher les amarres pour une textualité livrée à elle-même, mais à inventer une transition qui maintiendrait l'échafaudage des stratifications culturelles et s'y enracinerait. Telle était pour Google et pour nous la leçon de la bibliothèque, à la fois modèle séminal et métamorphose numérique.

Malheureusement, la compréhension de cette dialectique passé-futur ne coulait pas de source, surtout en France. J'avais imaginé en 2008, avec le président de la BnF, Bruno Racine, d'embarquer son établissement, dont nous étions pôle associé, dans la même aventure afin de constituer rapidement et à moindre frais une vaste bibliothèque numérique française. Mais, un employé de la BnF a alerté la presse, faisant capoter le projet. Ensuite, le successeur de Bruno Racine, Jean-Noël Jeanneney, pour des raisons politiques et idéologiques, est parti en campagne pour obtenir les fonds publics nécessaires à une numérisation autonome. Aujourd'hui, le nombre de livres numérisés à la BnF dépasse à peine celui de la BM de Lyon et encore ne sait-on pas exactement quelle en est la part véritablement numérisée en mode texte.

Il faut reconnaître, cependant, que la bibliothèque numérique de la BnF, **Gallica**, a su s'imposer, grâce à d'énormes moyens en compétences et en partenariats. En permettant aux bibliothécaires et aux usagers, chercheurs ou non, de créer et d'éditorialiser des univers thématiques qui



Gallica (BnF) et ses parcours thématiques.
Ici les femmes de lettre

deviennent eux-mêmes les briques d'une nouvelle bibliothèque, Gallica réalise le rêve que nous caressions, en 1989, d'une bibliothèque capable, grâce au numérique et à internet, de s'enrichir et de se transformer par son usage même. Inversement la Bibliothèque de Lyon et son application **Numelyo**, n'a pas encore eu les moyens de valoriser pleinement son corpus, même si elle propose tout de même en ligne 234.000 livres sur les 450.000 numérisés. Par une ironie de l'histoire, elle s'apprête à rejoindre l'infrastructure numérique de la BnF et à mettre en œuvre les synergies que nous avons imaginées presque 20 ans plus tôt avec Bruno Racine. La centralisation à la française aura eu le dernier mot, quitte à perdre du temps et de l'argent public, et à ralentir les projets des autres bibliothèques.

Résistance du livre

J'ai pu vérifier à une autre échelle l'impact de la révolution numériques sur les bibliothèques, par exemple quand j'ai été invité par mes collègues chinois en 1994 pour leur expliquer notre vision. A cette époque les bibliothèques chinoises me sont apparues encore très archaïques et peu nombreuses. Mais, huit ans après, elles s'étaient multipliées et la nouvelle bibliothèque publique de Shanghai regorgeait déjà d'ordinateurs et de robots. Aujourd'hui certaines d'entre elles vont jusqu'à incarner dans leur architecture même la

conscience du paradoxe que j'ai essayé de vous expliquer. Le paradoxe d'une société de l'information triomphante où le cyber espace cohabite avec la mise en scène du livre. Cette théâtralisation marque, à la fois, la nostalgie d'un monde ancien et sa permanence.

Cette permanence du livre est, à bien des égards, énigmatique. Le livre n'est-il pas voué à disparaître comme on le dit parfois ? Ou, au contraire, la fonction spécifique à laquelle il répond ne subsiste-t-elle pas dans l'ADN de la pensée humaine même quand elle emprunte des voies de plus en plus immatérielles. Certes, la capacité du livre à faire circuler les idées est supplantée par internet. Plus grave, la pensée algorithmique supprime la pensée humaine dans bien des domaines, celui des avocats par exemple, comme le craint récemment dans Le Monde, Maître Vincent Brengarth. Par contre, la fonction de retour sur soi et d'assimilation personnelle que permet cette capsule de sens et cet objet transitionnel qu'est le livre sera sans doute difficilement remplaçable à horizon raisonnable.



Bibliothèque de Tianjin



Bibliothèque de Chengdu

Voilà pourquoi j'ai cru bon de vous entretenir de ce moment critique qui, en l'espace de 30 ans à peine, a permis à la civilisation du livre de

s'interroger sur elle-même, non pour se renier, mais pour envisager avec optimisme les fruits de sa propre métamorphose.

*** Le conférencier : Patrick Bazin est un ancien conservateur général des bibliothèques.** D'abord en poste à l'Ecole des Mines de Paris, il a ensuite dirigé la Bibliothèque municipale de Lyon, puis la bibliothèque publique d'information (BPI) au Centre Pompidou. Il s'est impliqué dans la contribution des bibliothèques au développement de la société numérique de la connaissance. Publications : Toward metareading (in The future of the book, UCLA, 1994), Vers un monde lisible (in Revue des deux mondes, 2010). Il est membre du Conseil d'administration de l'ACB.